

MUSIQUE

Opéra : Première représentation de *La Vie de Polichinelle*, ballet en deux actes et six tableaux, livret de Mme Claude Sérán, musique de M. Nicolas Nabokoff, chorégraphie de M. Serge Lifar. — Ballets Russes : premières représentations des *Imaginaires* (musique de M. Georges Auric), de *Choreartium* (musique de Brahms), d'*Union Pacific* (musique de M. N. Nabokoff). — Concerts Siohan : *Le Roi David*, de M. A. Honegger, et le *Psaume* de M. Albert Roussel. — Le Groupe de Mai de Strasbourg.

M. Nicolas Nabokoff a été l'heureux gagnant de cette loterie qu'est la « saison » de Paris. Aux Ballets Russes de Monte-Carlo avec *Union Pacific*, à l'Opéra, avec *La vie de Polichinelle*, il a, par deux fois, gagné le gros lot. Sa chance est méritée : ceux qui avaient entendu au concert l'*Ode* et la *Symphonie Lyrique* ne doutaient point que ce jeune musicien ne dût, quelque jour, donner des ouvrages remarquables. *Union Pacific* (dont je parlerai plus en détail tout à l'heure avec les autres ballets donnés aux Champs-Élysées) a pu les décevoir quelque peu ; mais *La Vie de Polichinelle* les a ravivés. D'où vient la supériorité de cette partition ? Du livret sans doute, de l'ingénieuse invention de Mme Claude Sérán, qui a su, s'inspirant de dessins de Domenico Tiepolo, prendre dans la tradition de la *Commedia dell'Arte* les éléments essentiels au scénario, mais qui a mis tant de nouveauté, tant de grâce charmante dans l'agencement des scènes, qu'un musicien de la valeur de M. N. Nabokoff y devait rencontrer l'inspiration de pages excellentes et variées. J'ajoute tout de suite que M. Lifar y a trouvé, lui aussi, le prétexte aux inventions chorégraphiques les meilleures, qu'il s'est littéralement surpassé, et que cette heureuse rencontre des trois collaborateurs a doté l'Opéra du plus joli ballet créé depuis longtemps.

Nous sommes à Venise ; mais le Polichinelle dont nous allons suivre la vie, depuis la petite enfance jusqu'à la mort et à la résurrection, n'est point le Pulcinella dont le nom, selon l'érudit M. Pierre-Louis Duchartre, viendrait de *Pullus gallinaceus*, le poussin à la voix de « pratique », au nez crochu comme un bec, au ventre en ballon et à la bosse bien saillante. Non, Polichinelle apparaît adulte, tout à l'heure, sous les traits de M. Serge Lifar. Mais tout beau qu'il soit, il n'en sera pas moins pandard, bien au contraire. Aux vices du

personnage de la *Commedia dell' Arte*, notre Polichinelle va joindre une séduction qui servira ses instincts libidineux : nous suivons le développement de cette passion chez notre ami Polichinelle. Sa vie est exemplaire, — un exemple de « mauvaise vie ». Dès l'école de danse où il est élève, il se moque du professeur et courtise la jeune ballerine qu'il finira par épouser. Mais à peine est-il marié que c'est pour tromper la malheureuse Mme Polichinelle avec une « Belle Acrobate » dont il s'est amouraché. Et ce Don Juan supporte si mal les reproches, qu'il jette tout bonnement dans un puits l'épouse abandonnée. La justice le châtie. Il est fusillé. Il ressuscite : Polichinelle est immortel. Nous nous en doutions, et nous savions qu'il avait une innombrable postérité... Mais que cette « vie » est donc amusante à regarder...

Les décors, dus à M. Pruna, sont d'ailleurs délicieux : nous sommes successivement dans la maison des parents de Polichinelle, dans une école de danse, sur une place vénitienne, à l'intérieur d'une baraque foraine où la Belle Acrobate exerce ses talents, puis sur une place de Venise. Tout cela est ingénieux, chatoyant, coloré ; les costumes ne sont pas moins réussis et le tout rappelle les meilleurs soirs des ballets russes.

L'interprétation est de premier ordre : elle montre la haute qualité de l'enseignement de la danse à l'Académie Nationale. Ce ballet, en effet, ne requiert point seulement le concours des artistes adultes, mais aussi, comme naguère *L'Etoile*, des « rats » les plus jeunes. Le tableau de l'école de danse est charmant. M. Peretti, en maître de ballet, Mlle M. Bardin, son élève, y ont remporté un vrai triomphe. M. Lifar a, lui aussi, connu dans le rôle de Polichinelle, un des succès les plus vifs et les plus mérités de sa carrière. Il s'y montre simplement admirable. Mlle Simoni — dont j'ai dit déjà les rares mérites à propos de *Daphnis*, — est une délicieuse Mme Polichinelle comme elle était une charmante Lycenion. Quant à Mlle Marie-Louise Didion, elle a tenu le rôle de la Belle Acrobate avec une grâce, une finesse, et aussi une précision technique qui méritent tous les éloges. Elle s'est classée au premier rang et l'on doit beaucoup attendre d'une artiste dont chaque création marque de tels progrès.

La partition de M. Nabokoff anime avec beaucoup de variété ce merveilleux spectacle. Il y a des pages remarquables dans ces deux actes, et dont il est certain que l'auteur tirera quelque *Suite* pour le concert. L'œuvre en est digne. M. Szyfer l'a conduite avec beaucoup d'allant.

§

Les **Ballets russes** sont devenus une sorte d'institution consacrée et il manquerait quelque chose, il manquerait beaucoup, à la « saison » parisienne si la troupe qui perpétue les traditions bientôt trentenaires instituées par Serge de Diaghileff (c'est en 1908 qu'il révéla *Shéhérazade*), ne s'établissait au printemps dans quelque théâtre parisien. L'année dernière ce fut au Châtelet; cette année, c'est aux Champs-Élysées que les danseurs russes ont donné leurs représentations. Mais cette diversité des scènes où ils évoluent est encore une tradition: Diaghileff fut lui-même l'hôte de ces deux théâtres, et puis aussi de l'Opéra, de la Gaité, du Théâtre Sarah-Bernhardt... Son destin fut de demeurer errant; il semblait possédé, en toutes choses, du démon de la mobilité. Ses successeurs tendent à plus de fixité. Ils sont les héritiers d'une formule très souple mais qu'ils ne peuvent indéfiniment renouveler. La recherche du bizarre fut, en ses dernières années, l'un des soucis de Diaghileff, un moment vient, forcément, où l'on retombe dans les effets connus. Après tout, en vingt-cinq ans, le public change et rares sans doute sont maintenant ceux qui ont suivi les saisons russes depuis le début. Les « jeunes » peuvent croire que ceux-là, s'ils regrettent l'heureux temps où les Ballets russes étaient en leur nouveauté, c'est qu'ils regrettent surtout beaucoup d'autres choses, fanées et disparues sans retour. La sensibilité — non point la sensiblerie ni la « sentimentalité » — est bien parmi ces choses démodées, « vieux jeu », et dont on ose à peine dire qu'elles avaient pourtant de la saveur. Comme les spectacles d'aujourd'hui semblent sees quand on les compare à ceux de naguère! Comme cette puérilité, fort à la mode depuis quelque temps, — et qui s'étale si bien dans les *Imaginaires*, par exemple, remplace mal la grâce des *Sylphides*, (demeurées au programme), et du *Spectre de la Rose*... Les

interprètes ont fait de leur mieux pour animer cette géométrie enfantine. Mme Tatiana Rabouchinska, MM. Lichine, Woizikowski, Matouchevski, possèdent et montrent toutes les ressources de leur art; mais la musique de M. Georges Auric n'est point la meilleure qu'ait écrite l'auteur des *Fâcheux*. Le scénario et la mise en scène de M. David Lichine en accentuent cruellement l'insignifiance.

Choreartium est une « symphonie chorégraphique », et la musique en est empruntée à la *Quatrième Symphonie* de Brahms, comme les *Présages*, donnés l'an dernier, sont une traduction chorégraphique de la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkowsky. Musiques connues et dont il n'y a rien à dire, si ce n'est qu'une symphonie est une chose et qu'un ballet en est une autre, malgré le mot de Wagner sur la *Septième* de Beethoven, « l'apothéose de la danse ». Le moins que risque la symphonie dans l'aventure, c'est que le chorégraphe déforme les mouvements — ce dont il ne se prive point non plus lorsqu'il s'agit de musique spécialement écrite pour le ballet. Au vrai, il n'y a de vraiment chorégraphique dans la *Quatrième Symphonie* de Brahms que le dernier mouvement, et, en conséquence, ce qu'il y a de meilleur dans *Choreartium*, c'est le finale, la chaconne qui développe ses trente-deux variations sur un thème de huit notes. Mlle Nina Verchinina s'y est fait justement applaudir.

Union Pacific a pour sujet l'achèvement du chemin de fer transcontinental américain dont la dernière traverse fut posée en 1869. Naturellement, cette pose du rail symbolique unissant les Etats de l'Est aux Etats de l'Ouest ne va point sans fêtes, et ces fêtes sont prétexte à évocations d'une époque qui, pour un peuple jeune, semble aussi lointaine que les Croisades pour nous. On nous montre donc des ouvriers irlandais allongeant le rail venu de l'Est, puis des ouvriers chinois allongeant le rail parti de l'Ouest, puis leur rencontre. Mais on nous fait voir aussi une *Gaie Lady* qui trouble fort l'ingénieur chinois. Comme l'ingénieur irlandais n'a point été non plus insensible aux charmes provocants de la *Gaie Lady* (faut-il traduire mot à mot *dame de joie*, comme on dit fille de joie?) il en résulte une dispute. La bagarre est bientôt générale. Quel humoriste avait donc montré des hommes de

peine se battant pour une fille de joie dans un taudis éclairé par un jour de souffrance? Ici, nous sommes sous la « Grande Tente », baraque où cheminots jaunes et blancs voisinent avec des Indiens rouges et des cow-boys multicolores. Chinois à nattes, aventuriers à costumes étranges, *Gaie Lady* en robe jaune et en bas vert-pomme, danseuses-traverses et hommes-rails, actionnaires et administrateurs de la Compagnie amenés par deux locomotives aussitôt faite la jonction, et qui portent des habits à la mode de 1870, des mormons, des filles, un barman, des joueurs, des buveurs, tout un monde bariolé grouille et se démène devant des décors non moins surprenants que les costumes. Evidemment, on retrouve dans *Union Pacific* cette recherche du bizarre et ce désir d'« épater le bourgeois » qui furent, il y a quelque quinze ans, le fin du fin pour les snobs. Mais sous cette outrance — aujourd'hui bien anodine — il y a cependant quelque chose de louable: de la belle humeur et de la variété. Il en va de même pour la partition de M. Nabokoff. J'ai dit déjà que je préférerais celle de *Poïtchinelle*; c'est que ces airs qui firent fureur en Amérique il y a soixante-dix ans et dont il a tiré les motifs d'*Union Pacific*, sont, au fond d'une médiocrité décevante. Et puis, par le sujet lui-même, M. Nabokoff se trouvait ici venir après le Prokoffieff du *Pas d'Acier*, l'Honegger de *Pacific*, le Mossolow de *Fonderie d'Acier*. M. Léonide Massine se contente de danser un cake-walk; il s'y fait acclamer. Mlle Baronova, en *Gaie Lady*, Mlles Rostova, Tarakanova, Verchinina, en habituées de la « Grande Tente » et consolatrices des travailleurs de la voie, M. André Eglevsky en ingénieur trépidant, M. Paul Petroff en ingénieur chinois ont, eux aussi, remporté le plus vif et le mieux mérité des succès.

Enfin, sur des pages empruntées à Emmanuel Chabrier, *Cotillon* permet à Mlles Toumanova, Riabouchinska et Rostova de montrer la grande qualité de leur art. Mais il semble que le succès le plus vif ait été, comme de coutume, pour *Petrouchka*, où Mlle Danilova se montre danseuse exquise et où M. Léon Woizikowski est non moins remarquable, pour les *Sylphides* où M. Eglevski, entouré de Mlles Danilova, Baronova et Riabouchinska, fait merveille, pour le *Tricorne* de Manuel de Falla. *Scuola di Ballo* — qui fut créé l'an der-

nier au Châtelet — a reçu le même accueil enthousiaste. Ce ne sont point les nouveaux ballets qui risquent d'éclipser ces ouvrages. Et c'est M. Lifar, à l'Opéra, qui, avec *Polichinelle*, est vraiment le vainqueur du tournoi.

§

Les **Concerts Siohan** ont redonné le *Psaume* d'Albert Roussel avec le *Roi David*, d'Arthur Honegger, avec le concours de Mlle Hoerner, de Mme Almona et de M. Le Clézio. M. Charles Münch conduisait le *Psaume* et M. Robert Siohan le *Roi David*. Cette dernière manifestation a dignement terminé une saison où les Concerts Siohan ont rendu à la musique d'éminents services en permettant d'entendre des œuvres comme le *Psaume LXXX*, que nous n'avions pas vu reparaitre à Paris depuis la soirée triomphale de 1929 à l'Opéra, en révélant des ouvrages de Florent Schmitt, de Charles Koechlin, etc. La disparition prématurée du regretté Walther Straram laissait un grand vide et il semble que Robert Siohan, avec infiniment d'à-propos, ait saisi le flambeau qu'abandonnaient les mains défaillantes de son aîné. Nous devons louer ses efforts: des exécutions comme celles du *Psaume* d'Albert Roussel, avec M. Le Clézio, comme celles du *Roi David* avec Mlle Germaine Hoerner — qui, comme son camarade de l'Opéra, se montre aussi parfaite cantatrice au concert qu'à la scène, — honorent grandement Charles Münch et Robert Siohan. Quand au *Psaume LXXX*, c'est décidément une des œuvres maîtresses de ce temps et il n'est pas douteux qu'il garde désormais sur nos programmes la place qui devrait déjà être la sienne si les « conditions économiques » ne pesaient si lourdement, en ce temps de crise, sur la musique chorale.

§

Une erreur matérielle a fait omettre dans l'article que je consacrais au **Groupe de Mai**, de Strasbourg, le nom du regretté Lucien Chevaillier, qui en fut le fondateur, il y a quelques années, et dont une œuvre a été jouée cette année même, avec celles que j'ai signalées. Il serait trop injuste de ne pas rendre le mérite de cette fondation si utile pour la musique moderne à celui qui en eut l'idée et qui sut la réaliser.

RENÉ DUMESNIL.